









## DU MÊME AUTEUR

### *Poésie*

POÈMES.....	1 vol.
POÈMES, nouvelle série.....	1 vol.
POÈMES, III <sup>e</sup> série.....	1 vol.
LES FORCES TUMULTUEUSES.....	1 vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES.....	1 vol.
LES HEURES CLAIRES.....	1 vol.
LES VISAGES DE LA VIE.....	1 vol.
PETITES LÉGENDES.....	1 vol.

### *Théâtre*

LES AUBES, drame lyrique en 4 actes.....	1 vol.
LE CLOITRE, drame en 4 actes.....	1 vol.
PHILIPPE II, tragédie en 3 actes.....	1 vol.



**LA MULTIPLE SPLENDEUR**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5*  
*Vingt-et-un exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 26.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LF  
511m

ÉMILE VERHAEREN

—

La

# Multiple Splendeur

— POÈMES —

QUATRIÈME ÉDITION



83366  

---

1719107

PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AND ANATOMY  
HARVARD UNIVERSITY  
CAMBRIDGE, MASS.

AU CHER ET GRAND EUGÈNE CARRIÈRE

*EN SOUVENIR*



Admirez-vous les uns les autres.

---

Admirez l'homme et admirez la terre,  
Et vous vivrez ardents et clairs.

---

La vie est à monter et non pas à descendre.

---

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,  
Des cœurs d'hommes nouveaux, dans le vieil univers.





**LE MONDE**



Le monde est fait avec des astres et des hommes.

Là-haut,

Depuis quels temps à tout jamais silencieux,

Là-haut,

En quels jardins profonds et violents des cieux,

Là-haut,

Autour de quels soleils,

Pareils

A des ruches de feux,

Tourne, dans la splendeur de l'espace énergétique,

L'essaim myriadaire et merveilleux

Des planètes tragiques ?

Tel astre, on ne sait quand, leur a donné l'essor  
Ainsi qu'à des abeilles;  
Et les voici, volant parmi les fleurs, les treilles  
Et les jardins de l'éther d'or;  
Et voici que chacune, en sa ronde éternelle,  
Qui s'éclaire la nuit, qui se voile le jour,  
Va, s'éloigne, revient, mais gravite toujours,  
Autour de son étoile maternelle.

O ce tournoiement fou de lumières ardentes!  
Ce grand silence blanc et cet ordre total  
Présidant à la course effrénée et grondante  
Des orbes d'or, autour de leur brasier natal;  
Et ce pullulement logique et monstrueux;  
Et ces feuilles de flamme, et ces buissons de feux  
Poussant toujours plus loin, grimpant toujours plus haut,  
Naissant, mourant, ou se multipliant eux-mêmes  
Et s'éclairant et se brûlant entre eux,  
Ainsi que les joyaux  
D'un insondable étagement de diadèmes.

---

La terre est un éclat de diamant tombé,  
On ne sait quand, jadis, des couronnes du ciel.

Le froid torpide et lent, l'air humide et plombé  
Ont apaisé son feu brusque et torrentiel ;  
Les eaux des Océans ont blêmi sa surface ;  
Les monts ont soulevé leur échine de glaces ;  
Les bois ont tressailli, du sol jusques au faite,  
D'un rut ou d'un combat rouge et noueux de bêtes ;  
Les désastres croulant des levants aux ponants  
Ont tour à tour fait ou défait les continents ;  
La-bàs où le cyclone en ses colères bout,  
Les caps se sont dressés sur le flot âpre et fou ;  
L'effort universel des heurts, des chocs, des chutes,  
En sa folie énorme a peu à peu décré  
Et lentement, après mille ans d'ombre et de lutte,  
L'homme, dans le miroir de l'univers, s'est apparu.

Il fut le maître  
Qui, tout à coup,  
Avec son torse droit, avec son front debout,

S'affirmait tel — et s'isolait de ses ancêtres.  
Et la terre, avec ses jours, avec ses nuits,  
Immensément, à l'infini,  
De l'est à l'ouest s'étendit devant lui;  
Et les premiers envols des premières pensées  
Du fond d'une cervelle humaine  
Et souveraine  
Eut lieu sous le soleil.

Les pensées !

O leurs essors fougueux, leurs flammes dispersées,  
Leur rouge acharnement ou leur accord vermeil !  
Comme là-haut les étoiles criblaient la nue  
Elles se constellaient sur la plaine inconnue ;  
Elles roulaient dans l'espace, telles des feux,  
Gravissaient la montagne, illuminaient le fleuve  
Et jetaient leur parure universelle et neuve  
De mer en mer, sur les pays silencieux.

---

Mais pour qu'enfin s'établît l'harmonie  
Au sein de leurs tumultes d'or  
Comme là-haut toujours, comme là-haut encor,  
Pareils  
A des soleils,  
Apparurent et s'exaltèrent,  
Parmi les races de la terre,  
Les génies.

Avec des cœurs de flamme et des lèvres de miel,  
Ils disaient simplement le verbe essentiel,  
Et tous les vols épars dans la nuit angoissée  
Se rabattaient vers la ruche de leur pensée.  
Autour d'eux gravitaient les flux et les remous  
De la recherche ardente et des problèmes fous ;  
L'ombre fut attentive à leur brusque lumière ;  
Un tressaillement neuf parcourut la matière ;  
Les eaux, les bois, les monts se sentirent légers  
Sous les souffles marins, sous les vents bocagers ;  
Les flots semblaient danser et s'envoler les branches,  
Les rocs vibraient sous les baisers de sources blanches,

Tout se renouvelait jusqu'en ses profondeurs :  
Le vrai, le bien, l'amour, la beauté, la laideur.  
Des liens subtils faits de fluides et d'étincelles  
Composaient le tissu d'une âme universelle  
Et l'étendue où se croisaient tous ces aimants  
Vécut enfin, d'après la loi qui règne aux firmaments.

Le monde est fait avec des astres et des hommes.



# LE VERBE



Mon esprit triste, et las des textes et des gloses,  
Souvent s'en va vers ceux qui, dans leur prime ardeur,  
Avec des cris d'amour et des mots de ferveur,  
Un jour, les tout premiers, ont dénommé les choses.

Ne sachant rien,  
Ils découvraient en s'exaltant  
La souffrance, le mal ; ou le plaisir, le bien.  
Ils confrontaient, à chaque instant,  
Leur âme étonnée et profonde  
Avec le monde ;  
Ils se gorgeaient les yeux et le cerveau  
De visions et de pensers nouveaux ;

Ils dévoraient comme une immense proie  
La joie  
D'aimer et d'admirer si fort  
L'universel accord  
De la terre et d'eux-mêmes,  
Qu'ils l'affirmaient soudain avec des cris suprêmes.

O ces élans captifs dans le muscle et la chair !  
Ces sursauts imprimés aux résilles des nerfs !  
Tels cris, flèches d'argent de telle âme bandée,  
Soudain devenaient mots et atteignaient l'idée ;  
D'autres, en hésitant, se nuançaient  
De mille teintes imprécises ;  
D'autres ployaient, tombaient, se redressaient,  
Et tout à coup,  
Fermes et nets, ils s'imposaient debout,  
Chantant la franche et divine surprise  
Des oreilles, des mains, des narines, des yeux,  
Devant les fruits, les fleurs, les eaux, les bois, les brises,  
Et l'or myriadaire tournoyant des cieux.

---

Mots liés entre vous, mots tendres ou farouches,  
La langue fortement vous expulsait des bouches  
Et terme à terme, avec lenteur, vous accordait ;  
Elle vous modelait comme les doigts, la glaise ;  
L'homme à vous prononcer respirait plus à l'aise,  
Et le pas de son corps balancé vous scandait.  
Il vous disait, marchant parmi les herbes,  
Devant les flots, le jour, sous les astres, la nuit,  
Et la réalité se dédoublant ainsi  
Toute vivante en son esprit,  
Il s'exaltait et s'avavançait comme ébloui  
Dans ce monde créé par lui :  
Le verbe.

Dites, les rythmes sourds dans l'univers entier !  
En définir la marche et la passante image  
En un soudain langage ;  
Les prendre à l'océan rugueux, au mont altier,  
Aux bonds du vent, à la bataille des tonnerres,  
A la douceur d'un pas de femme sur la terre,  
A la lueur des yeux, à la pitié des mains,

Au surgissement clair d'un être surhumain,  
Aux tempêtes du rut, aux heurts de la folie,  
A tout ce qui se meut, s'étend, se rompt, se lie,  
Prendre et capter cet infini en un cerveau,  
Pour lui donner ainsi sa plus haute existence,  
Dans l'infini nouveau  
Des consciences.

Depuis — Oh! que de jours et de temps ont passé  
Sur ces premiers balbutiements de l'âme humaine,  
Et que de rois et de peuples se sont croisés  
Sur le chemin des mers, des monts et de la plaine,  
Qui tous, sous le soleil, du levant au couchant,  
Ont jeté vers l'écho leurs différents langages :  
La foule entière y travaillait au cours des âges,  
Mais les poètes seuls en fixèrent le chant.

C'est qu'en eux seuls survit ample, intacte et profonde  
L'ardeur

---

Dont s'enivrait, devant la terre et sa splendeur,  
L'homme naïf et clair aux premiers temps du monde  
C'est que le rythme universel traverse encor  
Comme aux temps primitifs leur corps ;  
Il est mouvant en eux ; ils en sont ivres ;  
Nul ne l'apprend aux feuillets morts d'un livre ;  
Tel l'exprime — sait-il comment ? —  
Qui sent en lui si bellement  
Passer les vivantes idées  
Avec leur pas sonore, avec leur geste clair  
Qu'elles règlent d'elles-mêmes l'élan du vers  
Et les jeux  
Onduleux  
De la rime assouplie ou fermement dardée.





**LES VIEUX EMPIRES**



— Par quels chemins de gloire et de martyre,  
Par quel steppe qui gèle ou quel désert qui bout,  
Dites, arrivez-vous vers nous,  
Notre-Dame des vieux empires?

— Je sais le cœur humain depuis qu'il s'est tordu,  
Une première fois, dans les poings de la haine;  
Le sol n'était encor qu'un bloc de terre ardu,  
Seule, l'orge sauvage embroussillait les plaines,  
De lourds lions rôdaient au long des fleuves bleus,  
L'homme n'avait pour lui que des armes de pierre,  
Mais la ruse brûlait sous sa creuse paupière,  
Ses mains taillaient la pointe et découvraient le feu ;

Les soirs, quand au couchant les ombres se prosternent,  
Des feux rouges flambaient au seuil de ses cavernes  
Et le fleuve dont l'eau souple glissait sans bruit  
Reflétait leurs lueurs jusqu'au fond de la nuit.

— Notre-Dame des Vieux Empires,  
Là-bas, très loin, au fond des Orient,  
Dites, quelle lueur de souvenir s'épand  
Sur des glaives que l'on voit luire ?

— Ce fut l'heure du monde où trônèrent les rois,  
Où la force des bras soumise à leur pensée  
Fut peu à peu, mais âprement organisée ;  
Le casque épais et dur, le glaive court et droit  
Couvrait ou défendait les corps fermes et rapides.  
Muscles ligneux, torses massifs, fronts intrépides !  
La cruauté naïve incendiait les cœurs :  
Mordre et tuer valait autant qu'être vainqueur.  
On sautait, à grands bonds, dans le taillis des guerres,

Aigus de dards lancés et de piques debout,  
Taillant, luttant, mourant, avec, dans les yeux fous,  
La joie en fièvre et sang des ruts et des colères.  
Et les temples et les tombeaux et les palais  
De granit en Egypte et de brique en Chaldée  
Dressaient vers l'infini leurs tours émeraudees ;  
L'homme inventait les Dieux bienveillants ou mauvais  
Pour son foyer, son champ, sa vigne et sa bourgade :  
C'était au temps de Naran-Sin, tyran d'Agade,  
Dans l'Elam roux, quand Suse, au pied des monts d'Anzan,  
Illuminait, du feu de ses armes, l'Asie.  
Là-bas, vers l'ouest, le Nil, avec ses eaux moisis,  
Créait, parmi les sables mous, un sol puissant.  
Peuples de laboureurs soumis au travail morne,  
Isis vous présentait, captif, entre ses cornes,  
Comme garant de sa puissance, le soleil.  
Vous cultiviez vos champs de lumière et de boue  
Patiemment, avec le soc, avec la houe,  
Ne voyant que de loin vos Pharaons vermeils  
La poitrine, sonore et riche d'amulettes,  
Par l'ouverture en feu des portes violettes,  
Sortir des murs de Thèbe et gagner le désert.

---

Et des captifs suivaient traînant aux pieds leurs fers,  
Des chevaux hennissaient vers les gloires sanglantes,  
Des chars se hérissaient d'armes étincelantes  
Et des soldats casqués marchaient, le torse droit,  
Devant le Sphinx qui regardait l'âpre poussière  
Que soulevait leur pas sur le chemin des guerres,  
Monter et retomber, devant ses yeux sans foi.

— Notre-Dame des Vicieux Empires,  
Dites, quel geste immense et fulgurant  
A projeté vers vous l'orgueil et le délire  
Des conquérants?

— Ils se nommaient Ramsès, Sargon, Cyrus, Cambyse.  
Leur glaive éblouissait le monde, à coups d'éclairs,  
Et les villes d'orgueil, sur leurs siècles assises,  
Soudain sentaient fléchir leurs murs aux émaux clairs  
Et leurs stèles de pierre où l'on sculptait les astres.  
Aubes de sang, soirs de flamme, nuits de désastre!

Deux peuples se ruaient l'un vers l'autre, pareils  
A deux orages fous cognés sous le soleil.  
Cyrus barrait l'Euphrate en son cours millénaire ;  
Il assoiffait et affamait d'abord : sa guerre  
— Torses fendus, regards éteints, muscles broyés —  
Mordait jusques au cœur les pays foudroyés.  
O les cris vers les cieux quand mourut Babylone,  
Avec ses chars, ses tours, ses ponts et ses pylones  
Et l'étagère en fleur de ses jardins de lys !  
O le cri de Ninive ou de Persépolis  
Trouvant l'espace entier et frappant les étoiles  
Tandis qu'au loin fuyaient les drapeaux et les voiles !  
O le cri souterrain de Korsabad en feu  
Dont les hauts murs d'émail étaient ornés de dieux  
Broyant des lions bleus, entre leurs deux mains fortes,  
Dont les Keroubs ailés gardaient dûment la porte  
Sans qu'aucun d'eux pourtant en ait barré le seuil  
De souverain silence et de pesant orgueil,  
A l'heure, où s'éroulaient les tours ensanglantées  
Avec un bruit fumant de montagne éclatée.

— Là-bas, sur les vagues, parmi les vents,  
Dites, Notre-Dame des vieux Empires,  
Vers quels astres du soir ou quels soleils levants,  
S'en va la troupe immense des navires?

— Voici : Tyr règne et rayonne sur l'univers.  
Chypre, Rhodes, Argos, la Sicile et Carthage  
Et les peuples obscurs de l'Adige et du Tage  
Voient ses vaisseaux cingler vers eux, du bout des mers.  
L'adresse et le calcul, la surprise et l'échange  
Et les mots que l'on dit pour voiler ce qu'on fait  
Et les métaux rugueux et les ambres étranges  
Et les voyages longs vers des pays secrets  
D'où l'on voit luire, au fond morne des crépuscules,  
Tournés vers l'ouest, les fronts des colonnes d'Hercule,  
Plaisent à son génie ardent, ferme et réel.  
Son peuple écrit les sons, il invente les lettres ;  
Là-haut, quand les buissons des astres s'enchevêtrent,  
Il démêle les feux et les signes du ciel.  
Sa fièvre et son astuce à chaque gain s'exaltent.



O son entêtement, au long des jours amers !  
Il a construit des quais de marbre et de basalte  
Dont les môles géants emprisonnent la mer.  
C'est lui qui procura la pourpre et les ivoires  
Et les cèdres massifs et durs à Salomon ;  
Haute Sion, il vit se succéder tes gloires  
Comme les feux du jour tournent autour d'un mont.  
Il a vécu sur l'eau des mers, illuminées  
Par le vol ample et clair des vents universels,  
Allant de port en port, autour des archipels,  
Les mats dardés dans l'or des méditerranées.

— Et quand l'ombre se fait et sur Tyr et Sidon,  
Dites, Notre-Dame des vieux Empires,  
Quel est au mur des temps le nom  
Que votre main y vient inscrire ?

— Oh ! que les bras, les mains, les doigts, le front, les yeux  
Des hommes de ce temps sont beaux dans la lumière !

L'Olympe étincelant, sous sa gloire première,  
Serre, autour de ses rocs, sa guirlande de dieux.  
De sa gaîne de chair pesante et ramassée,  
Le corps humain souple et musclé se lève droit,  
Comme de la raison qui tout à coup s'accroît  
Jaillit, vers des lueurs nouvelles, la pensée.  
O ces frises de marbre, autour des temples blancs,  
Où s'incruste, dans la pierre dure asservie,  
Le tumulte apaisé des gestes de la vie!  
O ces piliers quittant le sol d'un pur élan!  
O ces jardins, ces feuillages et ces arcades  
Où s'en viennent rêver ceux qui suivent Platon!  
Leur maître est là, il parle, il prouve, il persuade  
Et les ombres des fleurs viennent toucher son front.  
La Grèce est douce et fière; au loin, brillent les isthmes  
Et le mont Lycabete et le fleuve Eurotas.  
Voici passer Aristote menant au pas  
Le cortège précis de ses clairs syllogismes;  
Tout appartient à la Sagesse et l'Art; tout sert  
En cet universel et suprême concert  
A rendre, aux yeux de tous, plus belle et plus profonde  
L'idée en or que les hommes se font du monde.

Le drame est né : les poètes clairs et puissants  
Serrent, entre les liens des strophes souveraines,  
Le rouge et lourd faisceau des passions humaines  
Et le plantent dans le soleil ou dans le sang  
Devant les yeux calmés ou angoissés des foules.  
Le peuple vit de gloire et d'orgueil, simplement.  
Il domine, retient ou déchaîne ses houles,  
Mais tout, même sa rage, est un rayonnement.  
Il mêle en ses transports la force à l'ironie  
Et fait surgir, du fond de sa fécondité,  
Pour qu'ils marquent leur temps d'un sceau d'éternité,  
Toujours plus rayonnants et plus hauts ses génies.

— Et maintenant que se penchent vers leur déclin  
Et la Crète et Corinthe et l'Attique et l'Épire  
Dites, quelle cité couvre au loin l'Esquilin,  
Notre-Dame des vieux Empires ?

— C'est Rome, et ce nom seul évoque l'univers.  
Car la plaine et le mont... et le fleuve et la mer

Et les villes debout sur les confins du monde  
S'hallucinent à voir ses grandes aigles d'or  
Franchir l'Alpe, l'Atlas, l'Olympe et le Thabor,  
S'abattre et les saisir, en leurs serres profondes.  
Rome est l'ordre guerrier, la volonté, la loi.  
Vaincre n'est qu'un devoir ; régner est un exploit.  
Elle aime à maintenir sa force en plein silence  
Et que brille son droit, comme un fer, sur sa lance.  
Ceux qui tiennent son pouvoir ferme entre leurs mains,  
Tribuns ardents, consuls guerriers, sénateurs graves  
Semblent des rois : ils sont des citoyens romains.  
Comme un vaisseau foulant les flots sous son étrave,  
Rome s'avance, en écrasant, tranquillement,  
Tous ceux qui n'ont pas foi en son commandement.  
Rome est âpre au combat, juste après la victoire.  
La honte des vaincus disparaît dans la gloire  
Qu'elle leur verse au front dès qu'ils se sont soumis ;  
Elle protège où qu'ils aillent vivre, ses fils ;  
Dès qu'on la cherche, au bout des terres, on la trouve.  
Elle a puisé son sang dans le lait de la louve  
Et la rudesse est sa grandeur et sa beauté.  
Elle a connu les jours d'ombre et d'adversité

Et le crime rôdant autour de ses collines ;  
Oh ! les nocturnes yeux de ses empereurs fous,  
Les rages de Néron, les ruts de Messaline,  
Les vestales criant d'amour, sous les cieux roux,  
La vigne de la chair pillée, en des nuits folles,  
Et tout à coup, Rome en flamme, tordant ses bras  
Et dispersant, au vent de l'infini, là-bas,  
La cendre en feu de ce qui fut le Capitole.  
Mais néanmoins, toujours, malgré l'affre et le deuil,  
Et ses maîtres qui lui mordaient son cœur austère,  
Rome resta puissante et droite en son orgueil  
Et projetant au loin sa force autoritaire.  
Quand la brume voilait son cœur violenté,  
Son poing toujours apparaissait, dans la clarté,  
Si bien que, sous Trajan, Septime et Marc-Aurèle,  
Elle imposa la paix à tous les fronts humains  
Et que, vivant sans peur, sans fièvre et sans querelle,  
L'Univers tout entier fit le rêve Romain.

Ainsi, au cours des temps pleins d'ombre ou de flambeaux,  
L'homme s'est fait son corps, son verbe et son cerveau

Et sa demeure, auprès des champs et des rivières,  
Pour s'y nourrir des fruits bienveillants de la terre.  
Il s'est aimé d'abord en son brutal orgueil ;  
Il a planté les drapeaux de sa force, au seuil  
Rouge et tumultueux des palais de la vie ;  
Parfois, lorsqu'il sentait les mains de son génie  
Tenir, entre ses doigts, le sort d'un peuple entier,  
Il s'improvisait roi, tribun, penseur, guerrier,  
Et les destins sortaient en armes de sa tête.

Bientôt l'ère naquit des nouvelles conquêtes,  
La sagesse troua les cieux de son grand vol,  
L'art jaillit lumineux, comme une fleur, du sol,  
Et le marbre et l'écrit devinrent la pensée.  
Ce fut la force en fête après la force en deuil,  
Belles toutes les deux puisqu'elles sont l'orgueil,  
La flamme et la splendeur de la vie embrasée.

A LA GLOIRE DES CIEUX





L'infini tout entier transparait sous les voiles  
Que lui tissent les doigts des hivers radieux  
Et la forêt obscure et profonde des cieux  
Laisse tomber vers nous son feuillage d'étoiles.

La mer ailée, avec ses flots d'ombre et de moire,  
Parcourt, sous les feux d'or, sa pâle immensité;  
La lune est claire et ses rayons diamantés  
Baignent tranquillement le front des promontoires.

S'en vont, là-bas, faisant et défaisant leurs nœuds,  
Les grands fleuves d'argent, par la nuit translucide;  
Et l'on croit voir briller de merveilleux acides  
Dans la coupe que tend le lac, vers les monts bleus.

La lumière, partout, éclate en floraisons  
Que le rivage fixe ou que le flot balance;  
Les fies sont des nids où s'endort le silence,  
Et des nimbes ardents flottent aux horizons.

Tout s'auréole et luit du Zénith au Nadir.  
Jadis, ceux qu'exaltaient la foi et ses mystères  
Apercevaient, dans la nuée autoritaire,  
La main de Jéhovah passer et resplendir.

Mais aujourd'hui les yeux qui voient, scrutent là-haut,  
Non plus quelque ancien Dieu qui s'exile lui-même,  
Mais l'embroussaillement des merveilleux problèmes  
Qui nous voilent la force, en son rouge berceau.

O ces brassins de vie où bout en feux épars  
A travers l'infini la matière féconde !  
Ces flux et ces reflux de mondes vers des mondes,  
Dans un balancement de toujours à jamais !

---

Ces tumultes brûlés de vitesse et de bruit  
Dont nous n'entendons pas rugir la violence  
Et d'où tombe pourtant ce colossal silence  
Qui fait la paix, le calme et la beauté des nuits!

Et ces sphères de flamme et d'or, toujours plus loin,  
Toujours plus haut, de gouffre en gouffre et d'ombre en ombre,  
Si haut, si loin, que tout calcul défaille et sombre  
S'il veut saisir leurs nombres fous, entre ses poings!

L'infini tout entier transparait sous les voiles  
Que lui tissent les doigts des hivers radieux  
Et la forêt obscure et profonde des cieux  
Laisse tomber vers nous son feuillage d'étoiles.



# LES MAGES



— De quels vieux orientes et de myrrhe et d'encens,  
Avec, entre vos mains, quels dons et quels présents,  
Avec, en votre cœur, quels chants et quels hommages,  
Dites, arrivez-vous vers nous,  
Les bons rois mages ?

Une étoile qui vient d'au delà du désert,  
Sur l'unique chemin par son rayon couvert,  
Jusques à Béthléem, allonge vos trois ombres.  
Partout ailleurs, la nuit est sombre ;  
Les chaînes du Liban ne se voient pas ;  
Seule, l'étoile est un flambeau qui bouge ;  
Et l'on n'entend que le bruit de vos pas  
Qui font craquer le sable rouge.

— Nous arrivons du fond des temps,  
Vers l'avenir trouble et flottant,  
D'où rien ne transparait encore  
Si ce n'est, douce comme l'aurore,  
La lueur d'un front d'enfant.  
Il nous est apparu d'abord en rêve  
Et nous avons erré par le steppe et la grève ;  
Mais aujourd'hui, c'est bien là-bas,  
Au bout du long chemin où se suivent nos pas,  
Qu'il s'éclaire, ceint d'auréoles.  
Une étable l'abrite, un rayon droit  
Tombe du ciel et traverse le toit  
Et le silence est plein de divines paroles.

— Approchez-vous, les bons mages, très doucement :  
Voici sa mère, elle prépare les langes ;  
Voici l'âne et le bœuf ; voici les anges  
Qui chanteront sa gloire autour du firmament.  
Approchez-vous encor, approchez tous les trois ;  
Prenez en mains ses deux petits pieds froids  
Et baisez-les : ils vont sauver le monde.



Regardez bien ses yeux : la vie en est profonde.  
Sous la ténèbre, au front du Golgotha, un jour,  
Ils seront doux et clairs jusque dans l'agonie.  
Son cœur est un jardin de douceur infinie  
Où, sous la vigne en sang du plus suprême amour,  
S'en viendront reposer saint Jean et Madeleine.  
Il sera le soleil rayonnant sur les peines,  
Le doux berger soignant ses plus humbles agneaux,  
L'homme errant et seul qui vient guérir les maux,  
Alors que plus personne, au soir tombant, ne passe  
Par les chemins perdus des âmes qui sont lasses.

— Depuis que son beau front des ténèbres a jailli,  
Une flamme nouvelle a brûlé l'infini.  
Dans l'Inde, au temps des Bouddhas clairs et des ascètes,  
Des lèvres d'or ont bégayé ce qu'il dira ;  
Lui seul pourtant, avec son cœur, prononcera  
Pour les chrétiens futurs la parole complète ;  
L'ère attendue est là de la toute bonté,  
De la candeur ardente et du tendre silence,  
De la bonne prière et de la vigilance,

Autour du brasier blanc dont vit la chasteté.  
Le Christ sera vêtu de tristesse sereine ;  
Il s'en ira, par les matins et par les soirs,  
Tirant des cris nouveaux du fond de l'âme humaine,  
Exaltant les douleurs qui baiseront leur chaîne  
Et les amours pareils à de beaux reposoirs.  
Sa croix sera plantée, au bord de chaque abîme,  
Ses monastères d'or luiront de cime en cime,  
Le vent de sa folie ébranlera les monts,  
La guerre en son orage emportera son nom,  
Les peuples d'Occident ploieront sous la rafale,  
Pour la première fois, leur esprit ferme et clair  
Doutera de la force et reniera la chair,  
A voir passer, devant leurs yeux, l'éclair  
De la chimère orientale.

Et les mages s'en sont allés aux pieds du Christ,  
Dans la crèche, parmi la paille et sa lumière,  
Déposer leurs présents et dire leur prière,  
Les mains jointes, les yeux calmes, le cœur contrit.  
La Vierge souriait rayonnante de larmes,

---

Les rois mages quittaient leurs turbans et leurs armes,  
Tandis que saint Joseph rangeait les fiers métaux  
Qu'ils retiraient, pour les offrir, de sous les housses,  
Et sur le seuil désert secouait leurs manteaux  
Pleins de graviers menus et de poussières rousses.

Doucement, longuement,  
Jusqu'au moment  
Où l'aube pointe au firmament,  
Les bons rois mages,  
A la mode de leur pays,  
Ont adoré leur Dieu plus doux qu'un lys,  
Tel qu'on le voit sur les images.

Puis sont partis, par le désert vermeil,  
A l'heure grande où montait le soleil  
Dans le plein jour indubitable.  
Parfois, l'un d'eux se retournait, en vain,  
Pour voir encor, au loin, dans le matin,  
S'illuminer la crèche et rayonner l'étable.

Puis repartait, hâtant le pas,  
Et le cortège et ses montures lasses  
Devint, de plus en plus, une ombre dans l'espace,  
Là-bas.

— Mages des nuits d'argent dont les astres caressent  
Les fronts penchés vers la candeur et la bonté,  
Vos regards sont ravis et vos cœurs exaltés  
De croire au doux pouvoir nouveau de la faiblesse.  
Mais l'homme en qui l'audace a imprimé sa loi,  
Dont l'ample volonté est l'essor et la foi  
Et qui part conquérir pour soi-même le monde,  
Admettra-t-il jamais qu'en son âme profonde  
Le règne d'un enfant fasse ployer l'orgueil?  
Pénitents, confesseurs, martyrs et saintes femmes  
Pourront fleurir les temps des roses de leur deuil  
Et jeter vers le Christ leur sang comme des flammes,  
Ils ne changeront rien à ce qui fut toujours :  
L'humanité n'a soif que de son propre amour ;  
Elle est rude, complexe, ardente ; elle est retorse ;  
La joie et la bonté sont les fleurs de sa force.

# LES PENSEURS



Autour de la terre obsédée  
Circule, au fond des nuits, au cœur des jours,  
Toujours,  
L'orage amoncelé des montantes idées.

Elles roulent, passent et lentement s'agrègent.  
D'abord on les croirait vagues comme les rêves  
Qui s'envolent, dès le matin ;  
Mais, tout à coup, leurs masses,  
Par étages, se tassent  
Et s'affirment en des contours certains.  
Voici leur ample et magnifique architecture.  
Et les regards d'en bas qui les cherchent, le soir,

Reconnaissent, en leur structure,  
Chaque arabesque d'or que projette l'espoir  
Vers les clartés futures.

Villes, au bord des mers, cités, au pied des monts,  
Leur tumulte essoré remplit vos horizons ;  
Sur vos frontons de fer, sur vos dômes de cuivre,  
Vous les sentez immensément gronder et vivre ;  
Parfois quelque penseur au front battant,  
A coups d'éclairs et de génie,  
En ordonne pour quelque temps  
Les harmonies ;  
Mais un afflux nouveau de lumières plus nettes  
En dérange bientôt les larges silhouettes  
Qu'au temps même des plus proches aïeux  
L'humanité mirait et gardait en ses yeux.

O l'immortelle ardeur des chercheurs et des sages,  
O leurs tâches, au long des siècles, poursuivies



Pour imposer quand même et la forme et la vie  
A ce<sup>3</sup> déchaînement merveilleux de nuages !  
Pour en dompter et en régler l'énorme essor  
Et les pousser, sous les arceaux d'un clair système  
Dont le ferme dessin éclate en lignes d'or ;  
Alors,  
Qu'en son ardeur à résoudre tous les problèmes  
Chaque science s'attaque ou collabore,  
Immensément, à ce suprême effort.

Voici : et c'est au cœur de pavillons en verre,  
Où des tubes, des lentilles et des cornues  
Se recourbent en flores inconnues,  
Qu'on analyse, avidement,  
Poussière à poussière  
Et ferment par ferment,  
La matière ;  
Et c'est encor,  
Au bout d'un cap, au front d'un mont,  
Dans la vierge blancheur du gel hiératique,  
Qu'avec de lourds et purs cristaux profonds,

On explore l'orgueil des cieux mathématiques  
Dont l'immensité d'or et de ténèbres  
Se fixe en des algèbres ;  
Et c'est encor,  
En des salles funèbres,  
Où sont couchés, sur des tables, les morts,  
Qu'avec des couteaux fins et des pinces cruelles,  
On mord  
Les artères du cœur et les nerfs des cervelles  
Pour en scruter la vie ample et dédalienne ;  
Et c'est enfin  
Là-bas, au bord d'un lac, ici, près d'un ravin,  
Un tel acharnement  
A délier la terre ancienne  
De l'étreinte innombrable et compacte du temps,  
Que ce qui fut la vie et la mort millénaires  
Et les faunes des eaux et les faunes des bois  
Et les hommes hurlant sous les premiers tonnerres  
Tout apparaît énorme et minime à la fois.

Ainsi l'âpre science et la recherche sûre  
Tirant de l'univers les lois et les mesures

Dédient aux penseurs purs leurs tâches graduées ;  
Et les grappes des faits et des preuves sans nombre  
Mêlent leurs feux précis aux feux mélangés d'ombres  
Que les hauts constructeurs dressent, dans les nuées.

Descarte et Spinoza, Leibnitz, Kant et Hegel,  
Vous les cerveaux armés pour un œuvre éternel,  
Dites, en quels étaux de logique profonde,  
Vous enserriez le monde  
Pour le ployer et le darder vers l'unité ?  
Chacun de vous plantait la fixité  
Des merveilleux concepts et des fortes méthodes,  
Là-haut, dans les vapeurs que le rêve échafaude ;  
Tout y semblait prévu, solennel et complet ;  
Mais tout à coup vos plans l'un sur l'autre croulaient ;  
Du fond des horizons, d'autres ombres roulaient  
Et de neuves clartés trouaient la brume épaisse,  
Comme autant de chemins, vers quelque autre synthèse.

L'œuvre nouvelle à peine illuminait les yeux,  
Qu'une autre encor aussi puissante et aussi claire  
Montait d'en bas, vers la splendeur solaire ;  
Toutes tremblaient dans le brouillard doré des cieux,  
Ramifiant jusqu'au zénith leurs harmonies,  
Puis s'en allant et s'écroulant,  
Ténébreuses et solitaires,  
A mesure qu'apparaissaient sur terre,  
De nouveaux abstrauteurs et de récents génies.

O ces luttes là-haut entre ces dieux humains !  
Et quel fervent éclair ils lançaient de leurs mains,  
Quand leur vaste raison, héroïque et profonde,  
Saccageait l'infini et recréait le monde !  
Ils tressaient le multiple et ses branches dardées  
En guirlande innombrable, autour de leur idée ;  
Et le temps et l'espace, et la terre et les cieux,  
Tout se nouait, avec des liens judicieux,  
Depuis l'humble vallon jusqu'aux ardentes cimes,  
De bas en haut, à chaque étage des abîmes.

---

Et qu'importe que leur œuvre dans les nuages,  
Au vent toujours plus froid des siècles et des âges,  
Désagrège l'orgueil géant de ses sommets?  
Ne sont-ils point admirables à tout jamais,  
Eux qui fixaient à leurs flèches d'argent pour cibles  
Les plus hauts points des problèmes inaccessibles;  
Et qui portaient en eux le grand rêve entêté  
D'emprisonner quand même, un jour, l'éternité,  
Dans le gel blanc d'une immobile vérité.



LA LOUANGE DU CORPS HUMAIN





Dans la clarté plénière et ses rayons soudains  
Brûlant, jusques au cœur, les ramures profondes,  
Femmes dont les corps nus brillent en ces jardins,  
Vous êtes des fragments magnifiques du monde.

Au long des buis ombreux et des hauts escaliers,  
Quand vous passez, joyeusement entrelacées,  
Votre ronde simule un mouvant espalier  
Chargé de fruits pendus à ses branches tressées.

Si dans la paix et la grandeur des midis clairs  
L'une de vous, soudain, s'arrête et plus ne bouge,  
Elle apparaît debout comme un tyrsa de chair  
Où flotterait le pampre en feu de ses crins rouges.

Lasses, quand vous dormez dans la douce chaleur,  
Votre groupe est semblable à des barques remplies  
D'une large moisson de soleil et de fleurs  
Qu'assemblerait l'étang sur ses berges pâlies.

Et dans vos gestes blancs, sous les grands arbres verts,  
Et dans vos jeux noués, sous des grappes de roses,  
Coulent le rythme épars dans l'immense univers  
Et la sève tranquille et puissante des choses.

Vos os minces et durs sont de blancs minéraux  
Solidement dressés en noble architecture;  
L'âme de flamme et d'or qui brûle en vos cerveaux  
N'est qu'un aspect complexe et fin de la nature.

Il est vous-même, avec son calme et sa douceur,  
Le beau jardin qui vous prête ses abris d'ombre;  
Et le rosier des purs étés est votre cœur,  
Et vos lèvres de feu sont ses roses sans nombre.

---

Magnifiez-vous donc et comprenez-vous mieux !  
Si vous voulez savoir où la clarté réside,  
Croyez que l'or vibrant et les astres des cieux  
Songent, sous votre front, avec leurs feux lucides.

Tout est similitude, image, attrait, lien ;  
Ainsi que les bijoux d'un bougeant diadème,  
Tout se pénètre et se mire, ô femmes, si bien  
Qu'en vous et hors de vous, tout est vous-mêmes.



AUTOUR DE MA MAISON



Pour vivre clair, ferme et juste,  
Avec mon cœur, j'admire tout  
Ce qui vibre, travaille et bout  
Dans la tendresse humaine et sur la terre auguste.

L'hiver s'en va et voici mars et puis avril  
Et puis le prime été, joyeux et puéril.

Sur la glycine en fleurs que la rosée humecte,  
Rouges, verts, bleus, jaunes, bistres, vermeils,  
Les mille insectes  
Bougent et butinent dans le soleil.

O la merveille de leurs ailes qui brillent  
Et leur corps fin comme une aiguille  
Et leurs pattes et leurs antennes  
Et leur toilette quotidienne  
Sur un brin d'herbe ou de roseau !  
Sont-ils précis, sont-ils agiles !  
Leur corselet d'émail fragile  
Est plus changeant que les courants de l'eau ;  
Grâce à mes yeux qui les reflètent  
Je les sens vivre et pénétrer en moi  
Un peu ;  
O leurs émeutes et leurs jeux  
Et leurs amours et leurs émois  
Et leur bataille, autour des grappes violettes !

Mon cœur les suit dans leur essor vers la clarté,  
Brins de splendeur, miettes de beauté,  
Parcelles d'or et poussières de vie !  
J'écarte d'eux l'embuche inassouvie :  
La glu, la boue et la poursuite des oiseaux ;



---

Pendant des jours entiers, je défends leurs travaux ;  
Mon art s'éprend de leurs œuvres parfaites ;  
Je contemple les riens dont leur maison est faite ;  
Leur geste utile et net, leur vol chercheur et sûr,  
Leur voyage dans la lumière ample et sans voile  
Et quand ils sont perdus quelque part, dans l'azur,  
Je crois qu'ils sont partis se mêler aux étoiles.

Mais voici l'ombre et le soleil sur le jardin  
Et des guêpes vibrant là-bas, dans la lumière ;  
Voici les longs, et clairs, et sinueux chemins  
Bordés de lourds pavots et de roses trémières ;  
Aujourd'hui même, à l'heure où l'été blond s'épand,  
Sur les gazons lustrés et les collines fauves,  
Chaque pétale est comme une paupière mauve  
Que la clarté pénètre et réchauffe en tremblant.  
Les moins fiers des pistils, les plus humbles des feuilles  
Sont d'un dessin si pur, si ferme et si nerveux  
Qu'en eux  
Tout précipite et tout accueille  
L'hommage clair et amoureux des yeux.

L'heure des juillets roux s'est à son tour enfuie,  
Et maintenant  
Voici le soleil calme avec la douce pluie  
Qui, mollement,  
Sans lacérer les fleurs admirables, les touchent ;  
Comme eux, sans les cueillir, approchons-en nos bouches  
Et que notre cœur croie en baisant leur beauté,  
Faites de tant de joie et de tant de mystère,  
Baiser, avec ferveur, délice et volupté,  
Les lèvres mêmes de la terre.

Les insectes, les fleurs, les feuilles, les rameaux  
Tressent leur vie enveloppante et minuscule  
Dans mon village, autour des prés et des closeaux.  
Ma petite maison est prise en leurs réseaux.  
Souvent, l'après-midi, avant le crépuscule,  
De fenêtre en fenêtre, au long du pignon droit,  
Ils s'agitent et bruissent jusqu'à mon toit ;  
Souvent aussi, quand l'astre aux Occidents recule,  
J'entends si fort leur fièvre et leur émoi  
Que je me sens vivre, avec mon cœur,  
Comme au centre de leur ardeur.

---

Alors les tendres fleurs et les insectes frères  
M'enveloppent comme un million d'ailes  
Faites de vent, de pluie et de clarté.  
Ma maison semble un nid doucement convoité  
Par tout ce qui remue et vit dans la lumière.  
J'admire immensément la nature plénière  
Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil ;  
Un pétale, un pistil, un grain de blé vermeil  
Est pris, avec respect, entre mes doigts qui l'aiment ;  
Je ne distingue plus le monde de moi-même,  
Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,  
Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles  
Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale  
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant.



A LA GLOIRE DU VENT



— Toi qui t'en vas là-bas,  
Par toutes les routes de la terre,  
Homme tenace et solitaire,  
Vers où vas-tu, toi qui t'en vas?

— J'aime le vent, l'air et l'espace ;  
Et je m'en vais sans savoir où,  
Avec mon cœur fervent et fou,  
Dans l'air qui luit et dans le vent qui passe.

— Le vent est clair dans le soleil,  
Le vent est frais sur les maisons,

Le vent incline, avec ses bras vermeils,  
De l'un à l'autre bout des horizons,  
Les fleurs rouges et les fauves moissons.

— Le Sud, l'Ouest, l'Est, le Nord  
Avec leurs paumes d'or,  
Avec leurs poings de glace,  
Se rejettent le vent qui passe.

— Voici qu'il vient des mers de Naple et de Messine  
Dont le geste des dieux illuminait les flots;  
Il a creusé les vieux déserts où se dessinent  
Les blancs festons du sable autour des verts flots.  
Son souffle est fatigué, son haleine timide,  
L'herbe se courbe à peine aux pentes du fossé;  
Il a touché pourtant le front des pyramides  
Et le grand sphinx l'a vu passer.

— La saison change, et lentement le vent s'exhume  
Vêtu de pluie immense et de loques de brume.



---

— Voici qu'il vient vers nous des horizons blafards,  
Angleterre, Jersey, Bretagne, Ecosse, Irlande,  
Où novembre suspend les torpides guirlandes  
De ses astres noyés, en de pâles brouillards ;  
Il est parti, le vent sans joie et sans lumière :  
Comme un aveugle, il erre au loin sur l'océan  
Et, dès qu'il touche un cap ou qu'il heurte une pierre,  
L'abîme érige un cri géant.

— Printemps, quand tu parais sur les plaines désertes,  
Le vent froidit et gerce encor ta beauté verte.

— Voici qu'il vient des longs pays où luit Moscou,  
Où le Kremlin et ses dômes en or qui bouge  
Mirent et rejettent au ciel les soleils rouges ;  
Le vent se cabre ardent, rugueux, terrible et fou,  
Mord la steppe, bondit d'Ukraine en Allemagne,  
Roule sur la bruyère, avec un bruit d'airain,  
Et fait pleurer les légendes, sous les montagnes,  
De grotte en grotte, au long du Rhin.

— Le vent, le vent pendant les nuits d'hiver lucides  
Pâlit les cieux et les lointains comme un acide.

— Voici qu'il vient du Pôle où de hauts glaciers blancs  
Alignent leurs palais de gel et de silence ;  
Apre, tranquille et continu dans ses élans,  
Il aiguisse les rocs comme un faisceau de lances ;  
Son vol gagne les Sunds et les Ourals déserts,  
S'attarde aux fiords des Suèdes et des Norvèges  
Et secoue, à travers l'immensité des mers,  
Toutes les plumes de la neige.

— D'où que vienne le vent,  
Il rapporte de ses voyages,  
A travers l'infini des champs et des villages,  
On ne sait quoi de sain, de clair et de fervent.  
Avec ses lèvres d'or frôlant le sol des plaines,  
Il a baisé la joie et la douleur humaines  
Partout ;  
Les beaux orgueils, les vieux espoirs, les désirs fous,  
Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle,

Il l'attisa de ses quatre ailes ;  
Il porte en lui comme un grand cœur sacré  
Qui bat, tressaille, exulte ou pleure  
Et qu'il disperse, au gré des saisons et des heures,  
Vers les bonheurs brandis ou les deuils ignorés.

— Si j'aime, admire et chante avec folie,  
Le vent,  
Et si j'en bois le vin fluide et vivant  
Jusqu'à la lie,  
C'est qu'il grandit mon être entier et c'est qu'avant  
De s'infiltrer, par mes poumons et par mes pores,  
Jusques au sang dont vit mon corps,  
Avec sa force rude ou sa douceur profonde,  
Immensément, il a étreint le monde.



# L'ARBRE



Tout seul,  
Que le berce l'été, que l'agite l'hiver,  
Que son tronc soit givré ou son branchage vert,  
Toujours, au long des jours de tendresse ou de haine,  
Il impose sa vie énorme et souveraine  
Aux plaines.

Il voit les mêmes champs depuis cent et cent ans  
Et les mêmes labours et les mêmes semailles ;  
Les yeux aujourd'hui morts, les yeux  
Des plus lointains aïeux  
Ont regardé, maille après maille,  
Se nouer son écorce et ses rudes rameaux.

Il présidait tranquille et fort à leurs travaux ;  
Son pied velu leur ménageait un lit de mousse ;  
Il abritait leur sieste à l'heure de midi  
Et son ombre fut douce  
A ceux de leurs enfants qui s'aimèrent jadis.

Dès le matin, dans les villages,  
D'après qu'il chante ou pleure, on augure du temps ;  
Il est dans le secret des violents nuages  
Et du soleil qui boude aux horizons latents ;  
Il est tout le passé debout sur les champs tristes,  
Mais quels que soient les souvenirs  
Qui, dans son bois, persistent,  
Dès que janvier vient de finir  
Et que la sève, en son vieux tronc, s'épanche,  
Avec tous ses bourgeons, avec toutes ses branches,  
— Lèvres folles et bras tordus —  
Il jette un cri immensément tendu  
Vers l'avenir.



---

Alors, avec des rais de pluie et de lumière,  
Il fixe le tissu de ses feuilles trémières ;  
Il contracte ses nœuds, il lisse ses rameaux ;  
Il pousse au ciel vaincu son front toujours plus haut ;  
Il projette si loin ses poreuses racines  
Qu'il épuise la mare et les terres voisines  
Et que parfois il s'arrête, comme étonné  
De son travail muet, profond et acharné.

Mais pour s'épanouir et régner dans sa force,  
O les luttes qu'il lui fallut subir, l'hiver !  
Glaives du vent à travers son écorce,  
Chocs d'ouragan, rages de l'air,  
Givres pareils à quelque âpre limaille,  
Toute la haine et toute la bataille,  
Et les grêles de l'Est et les neiges du Nord,  
Et le gel morne et blanc dont la dent mord  
Jusqu'à l'aubier, l'ample écheveau des fibres,  
Tout lui fut mal qui tord, douleur qui vibre,  
Sans que jamais pourtant  
Un seul instant

Ne s'alentît son énergie  
A fermement vouloir que sa vie élargie  
Fût plus belle, à chaque printemps.

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage,  
Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés,  
Souvent ont dirigé leur long pèlerinage  
Vers cet arbre d'automne et de vent traversé.  
Comme un géant brasier de feuilles et de flammes,  
Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu,  
Il semblait habité par un million d'âmes  
Qui doucement chantaient en son branchage creux.  
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,  
Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,  
Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre  
D'après un mouvement énorme et surhumain ;  
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale,  
Avec un tel amour, une telle ferveur,  
Que son rythme profond et sa force totale  
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.

Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample ;  
Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux ;  
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple ;  
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,  
La plaine immense et nue où les nuages passent ;  
J'étais armé de fermeté contre le sort,  
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace ;  
Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps  
Et je criais : « La force est sainte.  
Il faut que l'homme imprime son empreinte  
Violamment, sur ses desseins hardis :  
Elle est celle qui tient les clefs des paradis  
Et dont le large poing en fait tourner les portes. »  
Et je baisais le tronc noueux, éperdûment,  
Et quand le soir se détachait du firmament,  
Je me perdais, dans la campagne morte,  
Marchant droit devant moi, vers n'importe où,  
Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.



# LES RÊVES



O ces îles au bout de l'univers perdues,  
Et leurs villes, leurs bois, leurs plaines et leurs plages  
Que les mirages  
Rejettent jusqu'aux nuages  
Et retiennent, avec quels fils d'argent,  
Avec quels nœuds en or bougeant,  
Aux clous des astres suspendues!

Mon cœur et mon esprit en ont rêvé souvent.

Mon cœur disait : « Sur leurs forêts, le vent  
Passe plus doux qu'en aucun lieu du monde;

L'ombre y est tendre, ample, profonde,  
Et se parfume, avant d'entrer dans les maisons,  
Au toucher clair des floraisons  
Dont les seuils s'environnent.  
La lumière que jette à la mer le soleil  
S'y brise, ainsi qu'une couronne  
Dont chaque flot emporte un diamant vermeil.  
Aucun ongle de bruit n'y griffe le silence ;  
Sans alourdir le temps, les heures s'y balancent,  
De l'aube au soir, ainsi que lianes en fleur,  
Autour des arbres bleus dans la molle chaleur ;  
L'unanime sommeil des bois gagne les plaines ;  
La brise passe, avec ses doigts fleurant le miel ;  
Les lignes d'ambre et d'or des montagnes lointaines  
Dans le matin léger, tremblent au fond du ciel »

Et mon esprit disait : « Les plus beaux paysages  
Sont heureux d'abriter, sous leurs roses, les sages.  
L'homme désire en vain être celui  
Qui pousse une lumière au delà de sa nuit  
Et s'évade de la blanche prison



Que lui font les rayons de sa propre raison.  
Tout est mirage : espace, effets, temps, causes.  
L'esprit humain, depuis qu'il est lui-même, impose  
Au front tumultueux de l'énorme nature,  
Sa fixe et maigre et personnelle architecture.  
Il s'avance, s'égare et se perd dans l'abstrait.  
Les clous des vérités ne s'arrachent jamais,  
Malgré l'acharnement des ongles et des mains,  
D'entre les joints soudés d'une cloison d'airain.  
Nous ne voyons, nous ne jugeons que l'apparence.  
Qui raisonne, complique un peu son ignorance.  
L'ample réalité se noue aux rêts des songes  
Et le bonheur est fait avec tous les mensonges. »

Mon cœur et mon esprit parlaient ainsi,  
Un soir d'effort lassé et de morne souci,  
Quand le soleil n'était plus guère  
Qu'une pauvre et vieillotte lumière  
Errante aux bords de la terre.

Mais tout mon être ardent, qui brusquement puisait  
Une force rugueuse, âpre et soudaine,  
Dans le rouge trésor de sa valeur humaine,  
Leur répondait :

« Je sens courir en moi une ivresse vivace.  
J'ai la tête trop haute et le front trop tenace,  
Pour accepter la paix et le calme mineurs  
D'un doute raisonné et d'un savant bonheur,  
En tels pays, là-bas, aux confins d'or du monde.  
Je veux la lutte avide et sa fièvre féconde,  
Dans les chemins où largement me fait accueil  
L'âpre existence, avec sa rage et son orgueil.  
L'instinct me rive au front assez de certitude.  
Que l'esprit pense ou non avec exactitude,  
La force humaine, en son torrent large et grondeur,  
Mêle le faux au vrai, sous un flot de splendeurs.

Homme, tout affronter vaut mieux que tout comprendre ;  
La vie est à monter, et non pas à descendre ;

---

Elle est un escalier gardé par des flambeaux ;  
Et les affres, les pleurs, les crimes, les fléaux,  
Et les espoirs, les triomphes, les cris, les fêtes,  
Grappes de fer et d'or dont ses rampes sont faites,  
S'y nouent, violemment, en une âpre beauté.

Et qu'importe souffrir, si c'est pour s'exalter,  
Jusques dans la douleur la crainte et le martyre,  
Et savoir seul, combien on s'aime et l'on s'admire! »



PLUS LOIN QUE LES GARES, LE SOIR



L'ombre s'installe, avec brutalité;  
Mais les ciseaux de la lumière,  
Au long des quais, coupent l'obscurité,  
A coups menus, de reverbère en reverbère.

La gare et ses vitraux larges et droits  
Brillent, comme une châsse, en la nuit sourde,  
Tandis que des voiles de suie et d'ombre lourde  
Choient des pignons et des sonnants beffrois.

Et le lent défilé des trains funèbres  
Commence, avec ses bruits de gonds  
Et l'entrechoquement brutal de ses wagons,  
Disparaissant — tels des cercueils — vers les ténèbres.

Des cris ! — et quelquefois de tragiques signaux,  
Par au-dessus des fronts et des gestes des foules.  
Puis un arrêt, puis un départ — et le train roule  
Toujours, avec son bruit de fers et de marteaux.

La campagne sournoise et la forêt sauvage  
L'absorbent tout à coup en leur nocturne effroi ;  
Et c'est le mont énorme et le tunnel étroit  
Et la mer tout entière, au bout du long voyage.

A l'aube, apparaissent les bricks légers et clairs,  
Avec leur charge d'ambre et de minerai rose  
Et le vol bigarré des pavillons dans l'air  
Et les agrès menus où des aras se posent.

Et les focs roux et les poupes couleur safran,  
Et les cables tordus et les quilles barbares,  
Et les sabords lustrés de cuivre et de guitran  
Et les mâts verts et bleus des îles baléares,



---

Et les marins venus on ne sait d'où, là-bas,  
Par au delà des mers de faste et de victoire,  
Avec leurs chants si doux et leurs gestes si las  
Et des dragons sculptés sur leur étrave noire.

Tout le rêve debout comme une armée attend :  
Et les longs flots du port, pareils à des guirlandes,  
Se déroulent, au long des vieux bateaux, partant  
Vers quelle ardente et blanche et divine Finlande ?

Et tout s'oublie — et les tunnels et les wagons  
Et les gares de suie et de charbon couvertes —  
Devant l'appel fiévreux et fou des horizons  
Et les portes du monde en plein soleil ouvertes.



# LA CONQUÊTE



Le monde est trépidant de trains et de navires.

De l'est à l'ouest, du sud au nord,  
Stridents et violents,  
Ils vont et fuient ;  
Et leurs signaux et leurs sifflets déchirent  
L'aube, le jour, le soir, la nuit ;  
Et leur fumée énorme et transversale  
Barre les cités colossales ;  
Et la plaine et la grève, et les flots et les cieux,  
Et le tonnerre sourd de leurs roulants essieux,  
Et le bruit rauque et haletant de leurs chaudières  
Font tressaillir, à coups tumultueux de gongs,

Ici, là-bas, partout, jusqu'en son cœur profond,  
La terre.

Et le labeur des bras et l'effort des cerveaux  
Et le travail des mains et le vol des pensées,  
S'enchevêtrent autour des merveilleux réseaux  
Que dessine l'élan des trains et des vaisseaux,  
A travers l'étendue immense et angoissée.  
Et des villes de flamme et d'ombre, à l'horizon,  
Et des gares de verre et de fonte se lèvent,  
Et de grands ports bâtis pour la lutte ou le rêve  
Arrondissent leur môle et soulèvent leurs ponts ;  
Et des phares dont les lueurs brusquement tournent  
Illuminent la nuit et rament sur la mer ;  
Et c'est ici Marseille, Hambourg, Glasgow, Anvers,  
Et c'est là-bas Bombay, Syngapore et Melbourne.

O ces navires clairs et ces convois géants  
Chargés de peaux, de bois, de fruits, d'ambre ou de cuivre  
A travers les pays du simoun ou du givre,

A travers le sauvage ou torpide océan !  
O ces forêts à fond de cale, ô ces carrières  
Que transportent le dos ployé des lourds wagons  
Et ces marbres dorés plus beaux que des lumières  
Et ces minéraux froids plus clairs que des poisons,  
Amas bariolé de dépouilles massives  
Venu du Cap, de Sakhaline ou de Ceylan,  
Autour de quoi s'agite en rages convulsives  
Tout le combat de l'or torride et virulent !

O l'or ! sang de la force implacable et moderne ;  
L'or merveilleux, l'or effarant, l'or criminel,  
L'or des trônes, l'or des ghettos, l'or des autels ;  
L'or souterrain dont les banques sont les cavernes  
Et qui rêve, en leurs flancs, avant de s'en aller,  
Sur la mer qu'il traverse ou sur la terre qu'il foule,  
Nourrir ou affamer, grandir ou ravalier,  
Le cœur myriadaire et rouge de la foule.

Jadis l'or était pur et se vouait aux dieux.  
Il était l'âme en feu dont fermentait leur foudre.

Quand leurs templessortaient blancs et nus de la poudre  
Il en ornait le faite et reflétait les cieux.  
Aux temps des héros blonds, il se fit légendaire ;  
Sigfried, tu vins à lui dans le couchant marin,  
Et tes yeux regardaient son bloc auréolaire,  
Luire, comme un soleil, sous les flots verts du Rhin.  
Mais aujourd'hui l'or vit et respire dans l'homme,  
Il est sa foi tenace et son dur axiome,  
Il rôde, éclair livide, autour de sa folie ;  
Il entame son cœur, il pourrit sa bonté ;  
Il met sa taie aux yeux divins de sa beauté ;  
Quand la brusque débâcle aux ruines s'allie,  
L'or bouleverse et ravage, telle la guerre,  
Le formidable espoir des cités de la terre.

Pourtant c'est grâce à lui  
Que l'homme, un jour, a redressé la tête  
Pour que l'immensité soit sa conquête.

O l'éblouissement à travers les esprits !  
Les métaux conducteurs de rapides paroles,



Par dessus les vents fous, par dessous la mer folle,  
Semblent les nerfs tendus d'un immense cerveau.  
Tout paraît obéir à quelque ordre nouveau.  
L'Europe est une forge où se frappe l'idée.  
Races des vieux pays, forces désaccordées,  
Vous nouez vos destins épars, depuis le temps  
Que l'or met sous vos fronts le même espoir battant ;  
Havres et quais gluants de poix et de résines,  
Entrepôts noirs, chantiers grinçants, rouges usines,  
Votre travail géant serre en tous sens ses nœuds  
Depuis que l'or sur terre aveugle l'or des cieux.  
C'est l'or de vie ou l'or de mort, c'est l'or lyrique  
Qui contourne l'Asie et pénètre l'Afrique ;  
C'est l'or par delà l'Océan, l'or migrateur  
Rué des pôles blancs vers les roux équateurs,  
L'or qui brille sur les gloires ou les désastres,  
L'or qui tourne, autour des siècles, comme les astres ;  
L'or unanime et clair qui guide, obstinément,  
De mer en mer, de continent en continent,  
Où que leur mât se dresse, où que leur rail s'étire,  
Partout ! l'essor dompté des trains et des navires.



**L'EUROPE**



Un soir plein de reflets et de nuages d'or,  
Du fond des cieus lointains, rayonne au cœur d'un port  
Léger de mâts et lourd de monstrueux navires ;  
L'ombre est de pourpre autour des aigles de l'Empire  
Dont le bronze géant règne sur les maisons.  
On écoute bondir, dans leurs beffrois, les cloches ;  
D'héroïques drapeaux pendent aux frontons proches,  
Et la gloire en tumulte envahit l'horizon.

Et c'est l'heure où le songe et l'effort se confondent,  
Où l'on s'attarde, en regardant au loin la mer,  
A rêver ce que sont et l'homme et l'univers  
Grâce à l'Europe intense et maîtresse du monde.

Depuis cent et cent ans  
Que le sang roule en son cœur haletant,  
Toujours, malgré les deuils et les fléaux voraces,  
Et les guerres criant la haine à travers temps,  
Elle éduqua ses races  
A ne jamais planter  
Les arbres de leur force et de leur volonté  
Que dans le jardin clos des réalités sûres.  
Clairvoyance, méthode, ordre et mesure ;  
Routes dont nul brouillard ne dérobe le bout ;  
Gestes clairs, dans la tâche âprement poursuivie  
Au long des rameaux clairs des vignes de la vie ;  
Calcul dans le travail universel qui bout ;  
Hâte, calme, prudence, audace,  
Fièvre mêlée à la lenteur tenace,  
O la complexe et formidable ardeur  
Pour les luttes et les conquêtes  
Que l'Europe gère en sa tête  
Et thésaurise dans son cœur !

Elle est partout présente  
Et agissante,

Les yeux hallucinés par les rouges trésors  
Qu'en leurs replis obscurs, profonds et méandriques,  
Les montagnes d'Asie et les forêts d'Afrique  
On ne sait où, là-bas, lui réservent encor.  
Les arbres violents des forêts millénaires  
Inclinent vers ses mains leurs fruits délicieux :  
Les poings de leurs rameaux semblent tordre les cieux  
Et leur front ferme et haut se buter aux tonnerres.  
Au cœur des archipels, elle explore des îles  
Dont le sol est strié d'amiante et d'argent  
Et dont les grandes fleurs, aux vents des soirs, bougeant,  
Lui présentent leurs sucres ou leurs venins dociles.  
Les monts sont perforés et les isthmes fendus  
Pour que des chemins d'eau moins longs et moins perdus  
Joignent entre eux les ports merveilleux de la terre.  
Même la nuit et ses étoiles feudataires  
Collaborent, là-haut, avec leurs feux unis,  
A la marche tranquille, énorme et solitaire,  
Des grands vaisseaux pointant leur cap sur l'infini ;  
Et les marchands de Londres et les courtiers d'Hambourg,  
Et ceux qui sont partis de Gênes ou de Marseille,  
Et les aventuriers que l'audace conseille,

Et les savants hardis et les émigrants gourds,  
Tous, où qu'ils débarquent, passent, luttent, s'installent,  
Confient aux sols nouveaux des plus lointains pays,  
Avec leur fièvre active et leur travail précis,  
Le grain qui fit fleurir leur âme occidentale.

O ces héros d'Europe armés de vouloirs clairs,  
Actifs dans le triomphe, adroits dans les revers,  
Cerveaux dominateurs de forfaits et de crimes,  
Mains agraffant l'espoir à la force unanime,  
Constructeurs éblouis des tours de l'avenir  
Où les pierres d'argent des plus fermes idées  
Brillent, de vent, d'espace et de feux inondées,  
Sont-ils géants par leur ardeur à tout unir !  
Ils s'oublieraient eux-même en leur œuvre féconde,  
N'était qu'au Nord, là-haut, sous les brumes profondes,  
Les banques de Glasgow, d'Anvers et de Francfort  
Gucttent toujours, avec leurs yeux de fièvre et d'or,  
Leurs gestes de chercheurs dispersés sur le monde.

La terre immense et riche et prodigue, la terre  
Vivante est à celui qui la détient le mieux



---

Et la dompte, sous son effort victorieux,  
Comme un cheval fumant cabré dans la lumière.

Et l'Europe qui modela au cours des temps  
La fruste Océanie et la jeune Amérique,  
Avec les doigts savants de sa force lyrique,  
Poursuit, comme autrefois, son travail exaltant.  
Les grands lacs lumineux des Congos noirs la tentent,  
Les vieux déserts semés d'oasis et de tentes,  
L'équateur rouge et ses flores d'or éclatant.

Devant le masque cru des féroces idoles,  
Elle apporte soudain de nouvelles paroles,  
Elle déplie en des âmes mornes encor  
L'aile obscure qui soutiendra leur prime essor  
Et sur des fronts étroits et durs que rapetisse  
L'esclavage, la peur, l'effroi, la cruauté,  
Sa main fait lentement, mais sûrement flotter  
Quelque rêve futur qui serait la justice.



LA VIE



Il faut admirer tout pour s'exalter soi-même  
Et se dresser plus haut que ceux qui ont vécu  
De coupable souffrance et de désirs vaincus :  
L'âpre réalité formidable et suprême  
Distille une assez rouge et tonique liqueur  
Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.

O clair et pur froment d'où l'on chasse l'ivraie !  
Flamme nette, choisie entre mille flambeaux  
D'un légendaire éclat, mais d'un prestige faux !  
Dites, marquer son pas dans l'existence vraie,  
Par un chemin ardu vers un lointain accueil,  
N'ayant d'autre arme au front que son lucide orgueil !

Marcher dans sa fierté et dans sa confiance,  
Droit à l'obstacle, avec l'espoir très entêté  
De le réduire, à coups précis de volonté,  
D'intelligence prompte ou d'ample patience  
Et de sentir croître et grandir le sentiment  
D'être, de jour en jour, plus fort, superbement.

Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres  
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats  
Vers le même avenir dont on entend le pas ;  
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres  
Parce qu'ils ont souffert, en des jours noirs et fous,  
Même angoisse, même affre et même deuil que vous.

Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille  
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts  
Ou des groupements d'or des étoiles, là-haut —  
Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille  
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,  
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

# L'EFFORT





Groupes de travailleurs, fiévreux et haletants,  
Qui vous dressez et qui passez au long des temps  
Avec le rêve au front des utiles victoires,  
Torses carrés et durs, gestes précis et forts,  
Marches, courses, arrêts, violences, efforts,  
Quelles lignes fières de vaillance et de gloire  
Vous inscrivez tragiquement dans ma mémoire!

Je vous aime, gars des pays blonds, beaux conducteurs  
De hennissants et clairs et pesants attelages,  
Et vous, bûcherons roux des bois pleins de senteurs,  
Et toi, paysan fruste et vieux des blancs villages,  
Qui n'aimes que les champs et leurs humbles chemins  
Et qui jettes la semence d'une ample main

D'abord en l'air, droit devant toi, vers la lumière,  
Pour qu'elle en vive un peu, avant de choir en terre ;

Et vous aussi, marins qui partez sur la mer  
Avec un simple chant, la nuit, sous les étoiles,  
Quand se gonflent, aux vents atlantiques, les voiles  
Et que vibrent les mâts et les cordages clairs ;  
Et vous, lourds débardeurs dont les larges épaules  
Chargent ou déchargent, au long des quais vermeils,  
Les navires qui vont et vont sous les soleils  
S'assujettir les flots jusqu'aux confins des pôles ;

Et vous encor, chercheurs d'hallucinants métaux,  
En des plaines de gel, sur des grèves de neige,  
Au fond de pays blancs où le froid vous assiège  
Et brusquement vous serre en son immense étau ;  
Et vous encor mineurs qui cheminez sous terre,  
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents  
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant  
Cède sous votre effort obscur et solitaire ;

---

Et vous enfin, batteurs de fer, forgers d'airain,  
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,  
Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain,  
Autour de grands brasiers et d'énormes enclumes,  
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel  
Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste,  
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste,  
Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels !

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,  
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts,  
Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaînons  
De l'un à l'autre bout des pays de la terre !  
O ces gestes hardis, dans l'ombre où la clarté,  
Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,  
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces  
Pour imprimer quand même à l'univers dompté  
La marque de l'étreinte et de la force humaines  
Et recréer les monts et les mers et les plaines,  
D'après une autre volonté.



## LES ÉLUS



La sagesse s'assied à mi-côte des monts ;  
Les flots pâles des rivières intercalées,  
Parmi les rocs de la vallée,  
Inquiètent son long regard sentencieux,  
Par les mille tours  
Et les détours  
Qu'ils font ;  
Mais les calmes et réguliers villages  
Dont elle voit passer les attelages,  
En bon ordre, vers leurs travaux,  
Réinstallent la paix et ses fixes flambeaux,  
Dans le palais symétrique de son cerveau.

Le paysage est calme et ses aspects ne bougent.  
A ceux qui l'observent d'en bas  
La sagesse, d'un geste lent, désigne  
Les chemins bien tracés et les routes insignes.  
D'aucuns vers son appel accélèrent leur pas ;  
Mais ceux dont les vouloirs sont rouges  
Et qui veulent, où qu'ils montent, monter encor,  
Ceux dont les fronts sont faits pour les vertiges d'or  
N'écoutent rien, sinon leur âme, au fond d'eux-mêmes.

La joie est le tremplin de leurs élans suprêmes,  
La joie âpre d'être en péril, d'être en danger,  
Et de sentir leur cœur bondissant et léger  
Au moindre appel des clairons noirs de la tempête.  
La vie est un combat qu'ils ont changé en fête ;  
Où l'on a peur d'aller en troupe — eux s'en vont seuls ;  
Neige aveuglante et toi, profond linceul,  
Sur le visage aigu de l'altitude blanche ;  
Rapes du vent, étaux du froid  
Mordant les doigts crispés, râclant les torses droits ;  
Et vous les bonds, de roc en roc, des avalanches,



Vous n'arrêtez jamais

Leurs pas têtus, leurs pas rythmés vers les sommets.

Certes, elle était douce au fond de leur vallée,  
L'existence, parmi les gestes et les voix,  
Dans la chambre de joncs et de soleil dallée,  
Entre les brocs de grès et les vieux bancs de bois.  
Elle était simple, elle était franche,  
Avec ses buissons bruns de labeur ou de peine  
Au long des jours de la semaine;  
Avec ses floraisons rouges et blanches,  
Chaque dimanche,  
Quand les cloches, dans les matins, sonnaient;  
Quand les filles, le soir, étaient plus belles  
Et que leurs corps, sous les baisers, rebelles,  
Tout en se défendant, soudain s'abandonnaient.

Mais ceux, ceux qui gagnent de loin en loin les cimes,  
Par un pauvre sentier pendu sur un abîme,

Ivres de joie et d'avenir, n'écoutent pas  
Les souvenirs chanter dans les maisons d'en bas.  
Leur geste solitaire est incompris, qu'importe!  
Plus tard, le monde entier passera par la porte  
Qu'ils ont ouverte, au bord des cieux, sur l'infini.  
Aucun ne se demande où son rêve finit,  
Et seuls, là haut, ils érigent plus haut encor  
Que les sommets dont ils foulent la neige et l'or,  
Toujours, vers plus d'espace et de clarté,  
Les blocs de leur ardeur et de leur volonté.

# LES SOUFFRANCES



Quand se penchaient sur votre être fébrile  
Et la folle détresse et l'angoisse stérile,  
Dites, avez-vous regardé en retenant vos pleurs  
Au fond de leurs yeux nus, votre propre douleur ?

Espoirs montés si haut qu'ils tombèrent des nues,  
Haines, affres, erreurs jonchaient les avenues  
Où saignaient, lentement, vos amours mis en croix ;  
Mais tout au fond, comme une flamme au cœur du bois,  
A travers les rameaux de vos heures sans gloire,  
Brillait quand même et s'affirmait votre victoire.

Voici le fier, lucide et frémissant orgueil  
Dont les mains d'or couchent votre souffrance,

Dans les tombeaux de son silence ;  
L'orgueil  
Qui domine votre âme et en défend le seuil  
Contre la plainte amère ;  
Parfois même, pour en triompher mieux,  
Et la ployer sous son talon victorieux,  
Par héroïsme pur, il l'exaspère ;  
Et c'est alors qu'au plus profond de votre cœur  
Il prépare, dirige et résume, en vainqueur,  
La plus belle des batailles humaines.

Jadis, dans les légendes souveraines,  
Au temps des Dieux, maîtres des cieux profonds,  
C'était lui le Saint George et le divin Persée  
Qui transperçaient du bel éclair de leur pensée  
La douleur hérissée en son corps de dragon.  
Mais aujourd'hui,  
Sans demander aux Dieux leur grâce ou leur appui,  
Sans prières, ni sans blasphèmes,  
Son renaissant combat se poursuit en vous-mêmes ;  
Il ne fait aucun geste, il ne pousse aucun cri,  
Mais tout votre être armé se glorifie en lui.

---

Et qu'importent les couteaux et les glaives,  
En menaces, sur votre rêve,  
Et vos larmes et vos sanglots  
Roulant ou résorbant leurs flots,  
Et le feu noir des maladies  
Couvant, dans vos veines, ses incendies,  
Si votre ardente volonté,  
Aux lâchetés quotidiennes rebelle,  
Sur les débris du mal dompté  
Lève ses fleurs toujours plus belles.

Nouez-vous donc, avec de tels liens d'or,  
Au mât dardé de votre sort  
Que toutes les rages de la tempête  
Se déchaînent sans vous vaincre la tête ;  
Et que la vie, avec ses ouragans déments,  
Vous reste chère, immensément,  
Ainsi qu'une admirable et tragique conquête.

O les pauvres, les vains, les lamentables fous  
Qui vont droit devant eux, vers n'importe où,

---

A l'heure où le soleil dore la mer lucide,  
Rôder, le soir, autour de leur suicide,  
Alors  
Qu'il reste et flambe encor,  
Dans le brasier de leur cerveau,  
De quoi forger quelque penser nouveau  
Pour en orner leur chimère;  
Et sous leur front deux yeux divins, deux yeux,  
Pour voir, là-haut, la merveille des cieux  
Et, sur terre, la douce et fervente lumière.



# LA MORT



— Triste dame, mon âme,  
De quel séjour de deuil et d'or,  
Viens-tu, ce soir, parler encor,  
Triste dame, mon âme ?

— Je viens d'un palais de flambeaux  
Dont j'ai brisé les portes closes ;  
Je tiens, entre mes mains, les roses  
Qui fleuriront sur ton tombeau...

— Douce dame, mon âme,  
Puisque la mort doit survenir,  
J'ai la crainte de l'avenir,  
Douce dame, mon âme.

— Ce que tu crains c'est ta beauté.  
La vie en haut, la mort sous terre  
Tressent les fleurs de leur mystère  
Au front de ton éternité.

— Belle dame, mon âme,  
Le temps passe en grand deuil  
Avec sa faux, contre mon seuil,  
Belle dame, mon âme.

— Le temps n'est qu'un mensonge : il fuit ;  
Seul existe celui qui crée  
Emprisonnant l'ample durée  
Dans l'heure où son génie écrit.

LA JOIE



O ces larges beaux jours dont les matins flamboient !  
La terre ardente et fière est plus superbe encor  
Et la vie éveillée est d'un parfum si fort  
Que tout l'être s'en grise et bondit vers la joie.

Soyez remerciés, mes yeux,  
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,  
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;  
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil ;  
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils  
Pendus au long du mur, près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,  
D'être ferme, rapide, et frémissant encor

Au toucher des vents prompts ou des brises profondes ;  
Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,  
De respirer, au long des mers ou sur les monts,  
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

O ces matins de fête et de calme beauté !  
Roses dont la rosée orne les purs visages,  
Oiseaux venus vers nous, comme de blancs présages,  
Jardins d'ombre massive ou de frêle clarté !

A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,  
Je vous aime, chemins, par où s'en est venue  
Celle qui recélait, entre ses mains, mon sort ;  
Je vous aime, lointains marais et bois austères,  
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre  
Où reposent mes morts .

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.  
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,



---

Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,  
Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,  
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe ;  
Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,  
Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil ;  
Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,  
Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,  
De vrais baisers de flamme illuminent ma chair ;  
Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,  
Je suis ivre du monde et je me multiplie  
Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit  
Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

O ces bonds de ferveur, profonds, puissants et tendres  
Comme si quelque aile immense te soulevait,

Si tu les as sentis vers l'infini te tendre,  
Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais ;  
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,  
Dis-toi, qu'un jour, en un suprême instant,  
Tu as goûté quand même, à cœur battant,  
La douce et formidable joie,  
Et que ton âme hallucinant tes yeux  
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,  
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,  
T'a fait semblable aux dieux.

**LA FERVEUR**



Si nous nous admirons vraiment les uns les autres,  
Du fond même de notre ardeur et notre foi,  
Vous les penseurs, vous les savants, vous les apôtres,  
Pour les temps qui viendront, vous extrairez la loi.

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,  
Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.  
Les Dieux sont loin et leur louange et leur blasphème ;  
Notre force est en nous et nous avons souffert.

Nous admirons nos mains, nos yeux et nos pensées,  
Même notre douleur qui devient notre orgueil ;  
Toute recherche est fermement organisée  
Pour fouiller l'inconnu dont nous cassons le seuil.

S'il est encor là-bas des caves de mystère  
Où tout flambeau s'éteint ou recule effaré,  
Plutôt que d'en peupler les coins par des chimères  
Nous préférons ne point savoir que nous leurrer.

Un infini plus sain nous cerne et nous pénètre ;  
Notre raison monte plus haut ; notre cœur bout ;  
Et nous nous exaltons si bellement des êtres  
Que nous changeons le sens que nous avons de tout.

Cerveau, tu règues seul sur nos actes lucides ;  
Aimer, c'est s'asservir ; admirer, se grandir ;  
O tel profond vitrail, dans l'ombre des absides,  
Qui reflète la vie et la fait resplendir !

Aubes, matins, midis et soirs, toute lumière  
Est aussitôt muée en or et en beauté.  
Il exalte l'espace et le ciel et la terre  
Et transforme le monde à travers sa clarté.

# LES IDÉES





Sur les villes d'orgueil vers leurs destins dardées,  
Règnent, sans qu'on les voie,  
Plus haut que la douleur et plus haut que la joie,  
Vivifiantes, les idées.

Aux premiers temps de force et de ferveur sereines,  
Dès que l'esprit fut devenu flambeau,  
Elles se sont démêlées  
Et envolées  
Du beau dédale d'or des cervelles humaines,  
Pour s'en venir briller et s'éployer, là-haut;  
Et depuis lors, elles s'imposent  
A nos craintes, à nos espoirs et à nos gloses,

Hantant nos cœurs et nos esprits  
Et regardant les êtres et les choses,  
Comme si, sous leurs paupières décloses,  
S'ouvraient les yeux de l'infini.

Elles vibrent ainsi dans l'immense matière  
Formant autour du monde, une ronde de feux ;  
Sans qu'aucune ne soit une clarté première.

Pourtant, à voir leur or perdurer dans les cieux,  
L'homme qui les créa de sa propre lumière,  
Ivre de leur splendeur, en fit un jour : les Dieux.

Même aujourd'hui leur flamme apparaît éternelle,  
Mais ne se nourrit plus de force et de beauté  
Que grâce au sang de la réalité

---

Toujours mobile et sans cesse nouvelle,  
Que nous jetons vers elles.

Plus les penseurs d'un temps seront exacts et clairs,  
Plus leur front sera fier et leur âme ravie  
D'être les ouvriers exaltés de la vie,  
Plus ils dirigeront vers eux-mêmes l'éclair  
Qui rallume, soudain, d'un feu nouveau, les têtes,  
Plus leurs pas sonneront, au chemin des conquêtes,  
Plus ils s'admireront entre eux, étant vraiment  
Ce qui vit de plus haut, sous le vieux firmament,  
Plus s'épanouiront, larges et fécondées  
Aux horizons, là-haut, les suprêmes idées.



# TABLE



LE MONDE.....	9
LE VERBE.....	17
LES VIEUX EMPIRES .....	25
A LA GLOIRE DES CIEUX.....	39
LES MAGES.....	45
LES PENSEURS.....	53
LA LOUANGE DU CORPS HUMAIN.....	63
AUTOUR DE MA MAISON.....	69
A LA GLOIRE DU VENT.....	77
L'ARBRE.....	85
LES RÊVES.....	93
PLUS LOIN QUE LES GARES, LE SOIR.....	101
LA CONQUÊTE.....	107
L'EUROPE .....	115
LA VIE.....	123
L'EFFORT .....	127

LES ÉLUS . . . . .	133
LES SOUFFRANCES. . . . .	139
LA MORT. . . . .	145
LA JOIE. . . . .	149
LA FERVEUR. . . . .	155
LES IDÉES. . . . .	159



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-huit septembre mil neuf cent six

PAR

**BLAIS & ROY**

A POITIERS

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**









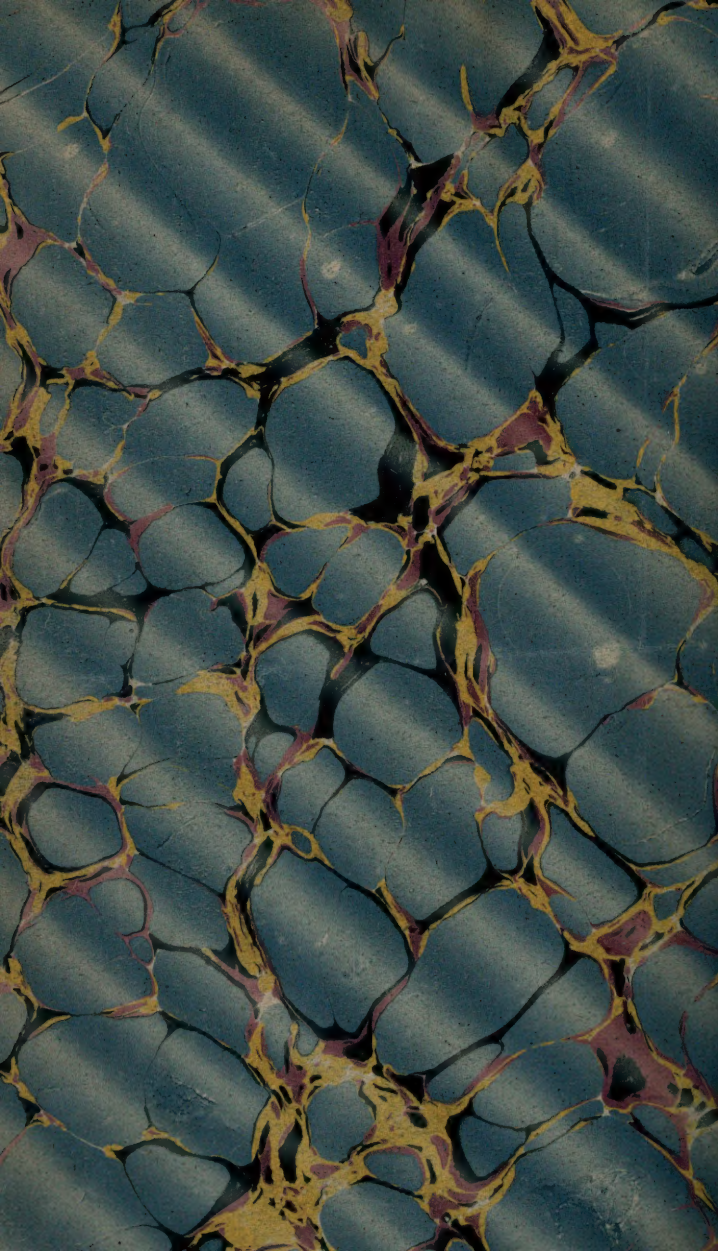












LF  
V511m

83366

Verhaeren, Émile

Le multiple splendour

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

Do not  
remove  
the card  
from this  
Pocket.

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File."  
Made by LIBRARY BUREAU

